Planze, Mensch und Gärten

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Das Werk : Architektur und Kunst = L'oeuvre : architecture et art**

Band (Jahr): **55 (1968)**

Heft 9: **Bauen für Sport und Freizeit : 34. Biennale - 4. Documenta**

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

traires, cependant, cette énergie dissipée doit subir un mouvement de contraction. Captée ainsi, elle sera réintroduite dans les systèmes, par exemple sous forme d'énergie solaire, constituant la source de vie terrestre. Chaque système possède sa structure propre. Or, une loi générale les régit tous: ils dépendent d'une part d'un phénomène de préservation, de reproduction perpétuelle, constituant la puissance énergique intérieure, mais ils nécessitent en même temps un apport d'énergie extérieure. L'intellect aussi dépend de ce principe des contraires: il aspire à la métaphysique, mais ramène le désordre à l'ordre; il développe des idées de complexité croissante, mais simplifie les moyens d'expression.

Même la guerre prouve la valeur générale des principes des contraires: A l'instinct de préservation s'oppose celui de la destruction: ainsi il ne peut y avoir que vainqueur ou vaincu au deuxième degré des généralisations. Mais si l'esprit humain s'élève au niveau de la conscience, l'agonie dans laquelle notre monde sombre actuellement peut être surmontée.

Ceci implique une remise en question de la relation entre l'homme et l'univers. Parallèlement à la conquête de l'espace physique, l'homme doit prendre conscience de sa fonction métaphysique et repenser le concept de toutes les dimensions. S'il ne le fait pas, il est perdu aux yeux de Fuller, car les développements purement matériels à travers une spécialisation technocratique ne peuvent mener qu'à la destruction.

A l'aide de la découverte des grands principes, l'homme n'a plus besoin de craindre sa suppression par le plus fort, parce que l'exploitation judicieuse de toutes les ressources existantes permet une survie décente à chacun.

Or, l'étroitesse d'esprit des spécialistes d'aujourd'hui mène à des investissements d'énergie et de ressources absurdes: les développements scientifiques, servant uniquement les causes militaires, ne peuvent même pas être mis en œuvre, puisque l'évolution des moyens défensifs dépasse celle de l'offensive. Donc, au niveau physique, on lutte avec des moyens réduits (= Viêt-Nam), et là où on se sert de tous les moyens (guerre froide), les dégâts psychologiques sont incalculables.

Mais Fuller manifeste un optimisme décisif, affirmant que les hommes sauront prendre leurs responsabilités en face d'une situation aussi compromise pour la résoudre au moyen des forces de l'esprit. Ici, Fuller propose des solutions concrètes: Il parle d'un aménagement du territoire à l'échelle mondiale, celui-ci dot tenir compte des ressources potentielles existantes qu'il s'agit d'exploiter et de répartir d'une manière plus efficace. Selon le principe «faire plus avec moins», il suffirait de répartir l'énergie disponible judicieusement pour faire vivre décemment 70% de la population au lieu des 40% actuels. Cette mauvaise utilisation des ressources explique également la crise économique américaine, car elle investit toute son énergie dans la production de biens matériels à la place de pratiquer une politique d'ensemble basée sur des méthodes d'exploitation efficaces et sur une redistribution des biens et des services adaptée aux besoins. Une telle stratégie rendraient inutiles les guerres, où un camp veut supprimer l'autre, car il y aurait suffisamment de ressources accessibles à tous.

Conscient de ces problèmes graves, Fuller estime avoir consacré sa vie et son œuvre à la recherche d'une solution réalisable par la découverte des grands principes généraux. Si les travaux de Fuller ont tout de même produit des résultats matériels, c'est qu'il s'agissait de protéger physiquement la génération actuelle qui dépend encore de réflexes conditionnés. Mais la création de grands espaces artificiels vivables sous forme de dômes transparents gigantesques, abritant les masses, fait partie de la transition envers le contrôle technocratique de l'environnement tout entier. Comme l'environnement représente «tout ce qui n'est pas moi», proposer sa transformation signifie s'imposer sur le prochain. Il y a donc conflit entre la nécessité de planifier et le respect de la liberté individuelle. Fuller voit la solution dans la dématérialisation continuelle. Celle-ci peut se réaliser aujourd'hui par le contrôle coordonné d'espaces de dimensions étendues qui permettent simultanément la liberté d'action à un grand ensemble d'individus.

C'est ainsi que Fuller a mis au point ses dômes géodésiques: géométriquement, ils nécessitent un minimum de matériaux pour un maximum de surface couverte. Les matériaux choisis seront de plus en plus légers, le bambou ou le papier prendra la place de l'acier, le plastic transparent celui du verre. Ces abris seront de plus en plus légers, mais toujours plus grands. Ils deviendront presque invisibles, conservant ainsi le contact avec la nature, tout en résistant à ses forces destructives comme aux tremblements de terre ou aux cyclones.

Mais Fuller ne se contente pas de ces propositions matérielles. Confiant en son intuition, il voit des possibilités inexplorées que seule la recherche peut mettre au service de l'humanité: il voit des solutions dans la recherche des technocrates, mais surtout dans une meilleure connaissance du comportement psychologique humain. Si les hommes arrivent à contrôler leurs réactions subconscientes, qui représentent le 99% de leur énergie potentielle, s'ils arrivent à prendre conscience de leur rôle dans l'univers, ils accepteront la nécessité d'une restructuration de l'environnement et voudront assumer la responsabilité de leurs actes.

Fuller est persuadé que cette évolution aura lieu. Elle sera promue par les jeunes qui sont en révolte contre leur environnement présent. Elle sera largement réalisée par les architectes, car leur métier même les oblige à avoir une vision concrète du monde futur. Pour cela, Fuller encourageait les jeunes à s'opposer à la spécialisation pour s'adonner à la découverte des grands principes généraux. Pour cela, Fuller disait aimer l'architecture, la seule profession académique qui ait su rester universelle.

Pour ceux qui s'attendaient à découvrir les mystères des structures spaciales, le discours de Buckminster Fuller devait surprendre quelque peu. D'autres, plus avertis, pouvaient s'étonner de l'énergie qu'un homme de 73 ans avait su mettre dans ses gestes et ses mots. Personne cependant était persuadé que Buckminster Fuller figurera dans l'histoire comme philosophe. Ce public d'architectes, déçu justement pour ne pas avoir reçu «l'avis du spécialiste qualifié», est sûr que Richard Buckminster Fuller restera inoubliable comme technocrate de son temps, mais que ce seront des «spécialistes» d'autres domaines qui auront forgé la pensée du XXe siècle.

Judith Ryser

Pflanze, Mensch und Gärten

Ein Garten im Aachener Wald

In nur sieben Minuten vom Aachener Bahnhof erreichen wir mit dem Wagen die Villa P., die rundherum vom Wald umgeben ist. Die Fahrstraße mündet in eine breite Einfahrt. Links bildet der dunkle städtische Tannenwald, dem ein paar Birken vorgesetzt wurden, eine dichte Mauer. Der rotbekieste ansteigende Fahrweg endet auf einem geräumigen Vorplatz. Rechts sehen wir den langgestreckten Gebäudekomplex, zuerst das Haus der erwachsenen Kinder, dann mit einem Gang verbunden das Haupthaus mit Wirtschaftsteil und Wohnflügel. Vor dem Eingang angelangt, werden wir durch eine Glastüre in die helle freundliche Halle gebeten und treten dann geradeaus in den großzügig angelegten Wohnbezirk. Auf dunklem afrikanischem Holzfußboden stehend, sehen wir rechts den offenen Eßraum und dahinter die